

D'un billard à l'autre

JO 2006 Gilles Jaquet et Didier Cuche ont suivi la même trajectoire pour se glisser dans le bon wagon olympique. Les deux Neuchâtelois ont troqué la table d'opération pour les pistes bien lissées de Bardonecchia et Sestrières



Gilles Jaquet et Didier Cuche partagent, sur un snowboard ou sur des skis, la même passion pour les sports de glisse.

PHOTOS KEYSTONE, PHOTOMONTAGE ALLANOU

Propos recueillis par
Patrick Turuvani

Gilles Jaquet fêtera ses 32 ans le 16 juin, Didier Cuche le 16... août. Les deux Neuchâtelois ont dans le rétro une dizaine de saisons au plus haut niveau. Double champion du monde FIS et ISF, le premier compte 36 podiums, dont 15 victoires en Coupe du monde, le second 23 estrades, dont cinq succès. Sans oublier sa médaille d'argent olympique de Nagano. De retour au premier plan après une déchirure des ligaments croisés survenue il y a une année, le Chaux-de-Fonnier et le Vaudruzien participeront tous les deux à leurs troisièmes Jeux d'hiver.

Quel souvenir gardez-vous de Nagano, en 1998?

Gilles Jaquet: Mes premiers Jeux, les habits qu'on reçoit, la chance et l'honneur de pouvoir y participer et de représenter le pays... Les Japonais étaient très fans. Il y avait une ambiance très saine, très sport. Je n'étais encore jamais monté

sur un podium en géant. J'étais un outsider. J'ai tout risqué... et je suis tombé.

Didier Cuche: D'être rentré avec une médaille autour du cou. Et de ne pas avoir réalisé tout de suite ce que c'était. En ski, on a l'impression de vivre la même routine que d'habitude. C'est à la remise des médailles, après une nuit au village olympique, que j'ai pris conscience de ce que j'avais fait. J'étais parti sans pression ni souci. Et ça m'avait bien aidé!

Et Salt Lake City, en 2002?

G. J.: J'étais double champion du monde et grand favori. Tout le monde m'attendait. En finale, j'ai surfé à côté de ce qu'il fallait, avec deux chutes synonymes de neuvième rang final. Un résultat... qui ne vaut rien aux JO! Ma satisfaction est d'avoir été le champion... des qualifs! J'y vois la preuve que j'avais bien bossé et que j'étais prêt pour le jour J. J'ai vécu ça comme une consécration.

D. C.: J'avais de grosses ambitions, de grosses possibilités et je suis rentré les mains vides. En super-G, j'avais pourtant quasi-

ment la médaille d'or quand je suis sorti. J'avais le meilleur temps et j'ai commis un excès de confiance sur une trajectoire. C'était les Jeux où j'avais le plus grand pourcentage de réussite. Et je les ai ratés.

A la veille de vos troisièmes Jeux, êtes-vous... blasé?

G. J.: Non! Après ma blessure, je suis vraiment content d'y participer! Cela dit, une qualification était presque «logique» pour le quatrième mondial. De ce côté-là, je suis sans doute moins excité qu'en 1998. Mais j'ai toujours la flamme. Les Jeux, c'est fantastique. C'est la fête du sport. Et puis, la seule chose qui me manque est une médaille olympique! Je sais que je peux monter sur le podium. Voire gagner.

D. C.: La flamme est toujours là, surtout cette année. J'ai dû me battre très fort pour revenir après ma blessure et me qualifier. Il s'en est fallu de peu. Les autres fois, la sélection avait été «facile» et je n'avais pas forcément réalisé le niveau de performance qui nous était demandé. Là, j'ai dû cravacher. Je

suis d'autant plus fier d'être du voyage, même s'il faudra réajuster les ambitions par rapport à mes capacités.

Et Vancouver, en 2010?

G. J.: Je suis au sommet de ma carrière. J'ai encore deux objectifs majeurs, les Jeux de Turin et les Mondiaux d'Arosa, en 2007. Ensuite, on avancera au jour le jour, en fonction de la santé et de la motivation.

D. C.: Je ne suis pas revenu pour arrêter! Je sais que je suis capable de beaucoup mieux que ce que je montre actuellement. La saison n'est pas terminée. Et il y en aura d'autres. On voit qu'il y a des gars qui marchent fort à 35 ou 36 ans. Mais si je le fais, les JO de Vancouver seront... mes derniers!

Mesurez-vous le chemin parcouru depuis votre opération?

G. J.: Le chirurgien, puis les physios ont fait du bon boulot. Après, cela dépendait de ma volonté. Il n'y a pas eu beaucoup de vacances depuis une année! Je sais que je reviens de loin. Je monte toujours les escaliers. Et je vois qu'il y a encore pas mal de marches devant moi.

D. C.: Je vois surtout... qu'il y a encore un bout à faire! J'ai réalisé un grand pas vers le retour. J'y ai d'ailleurs mis tellement d'énergie, je me suis tellement battu que j'ai l'impression de m'être blessé il y a deux ans! Cela donne encore plus d'intensité au fait de me retrouver à la porte des Jeux. Cela dit, je suis dans le bon wagon, mais pas au tout premier rang. L'amertume n'en est que plus forte... Je réalise aujourd'hui qu'une partie de ma vie a basculé en janvier 2005. En une fraction de seconde, je suis passé d'une série de podiums à treize mois de rééducation. Il y a un gros contraste dans ce que je ressens. Il y a du bon, quand je frappe à la porte du top 10, mais d'un autre côté, ça fait mal. Ma place n'est pas là où je me trouve en ce moment.

Vous rendez-vous compte de la chance que vous avez en tant que sportif d'élite?

G. J.: On vit notre rêve, mais certains n'aiment pas voyager et n'apprécient que la nourriture du pays! Sont-ils vraiment chanceux? Le sport de haut ni-

veau reste un boulot. En cas de blessure, il n'y a plus d'argent qui rentre. On n'a aucun soutien. C'est du funambulisme, et sans filet! On ne compte pas non plus nos heures. La phrase qui tue: tu fais du sport... mais tu fais quoi à côté?

D. C.: On est des privilégiés. Quand on a la santé et qu'on se bat pour le podium, on a tendance à l'oublier. Quand on est blessé aussi! Il y a eu des moments où je me suis apitoyé sur mon sort, où j'avais l'impression d'être le seul à avoir de la poisse et du malheur. Après, tu réfléchis, tu regardes la télé... Tu penses à Beltrametti... Et tu te dis que tu es vachement chanceux!

Et si vous deveniez champion olympique?

G. J.: Ce serait un rêve. Mais comme j'en ai bien bavé pour revenir, je ne m'arrêtera pas.

D. C.: C'est un but, mais pas une fin en soi. Dans une entreprise, quand tu es nommé directeur, tu ne donnes pas ta démission. C'est ma vie, ma passion, mon travail, mon plaisir avant tout. /PTU

DU TAC AU TAC

Gilles Jaquet, qu'est-ce qui vous rend heureux?

G. J.: Réaliser mes rêves.

Triste?

G. J.: La pauvreté et la guerre.

Méchant?

G. J.: La violence gratuite me fait réagir. Mais je ne sais pas si elle pourrait me rendre méchant à mon tour!

Muet?

G. J.: Une belle femme!

Inerte?

G.J.: La mort d'un ami ou d'un proche me toucherait profondément.

Intolérant?

G. J.: Si je vois quelque chose d'illogique ou injuste, je ne peux pas rester assis. Je suis obligé de réagir. Même pour des petits trucs, on doit absolument être égal avec tout le monde. /PTU

Le même goût de la perfection



Gilles, parlez-nous un peu de Didier...

G. J.: C'est quelqu'un qui a un caractère bien trempé. En sport, pour l'avoir côtoyé quel-

ques fois, il fait preuve d'une grande persévérance, il a toujours l'esprit de compétition. On se retrouve assez pour ça! Il est très pro dans tout ce qu'il fait, que ce soit en course, à l'entraînement ou en rééducation. Il est perfectionniste, exigeant avec lui-même... et avec ceux qui l'entourent. Il ira aux Jeux sans trop de pression. Il se trouve en phase ascendante. Il lui sera très facile d'oublier son genou avec une médaille olympique en point de mire! Il connaît ça... puisqu'il en a déjà une! Un truc négatif? Si jamais, je lui dirai en face! Sinon, je lui dis bonne chance. N'oublie pas où on en était en janvier 2005. On n'a pas bossé pour rien! On va aller au bout!

Didier, parlez-nous un peu de Gilles...

D. C.: En fait, je ne le connais pas si bien que ça. Un peu plus depuis qu'on a fait de la physio ensemble après nos opérations. Il est volontaire et fait les choses jusqu'au bout. On dit parfois que le monde du snowboard n'est pas le plus sérieux, mais lui, en tout cas, est un vrai professionnel. Un bosseur. Il a prouvé cet hiver qu'il a le talent nécessaire pour décrocher une médaille aux JO. De plus, il n'aura que... trois autres Suisses en face de lui! Sa bonne saison va l'aider et lui permettre d'aller aux Jeux avec plus de «décontraction» que moi. Si un truc me dérange en lui? Non. Et de



toute manière, je ne vous le dirais pas. J'ai déjà suffisamment de boulot avec mes défauts à moi. Je préfère lui dire: merde et fais-toi plaisir! /PTU

DU TAC AU TAC

Didier Cuche, qu'est-ce qui vous rend heureux?

D. C.: Réussir à atteindre les buts que je me suis fixés.

Triste?

D. C.: La contre-performance. Me décevoir et décevoir ceux qui croient en moi.

Méchant?

D. C.: Pas l'injustice... Il y en a trop souvent! La médisance et la mesquinerie me rendent triste. Et méchant si cela prend une certaine ampleur. Mais je ne me rappelle pas avoir frappé quelqu'un!

Muet?

D. C.: Rien. Il faut avoir réponse à tout.

Inerte?

D. C.: Un gros coup de fatigue!

Intolérant?

D. C.: Le crime, sous toutes ses formes. /PTU